

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 18

Artikel: Une dette
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221019>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

« DU PAYS »

L est « du pays » !
Quand une de nos maraichères ou de nos ménagères a dit : « Vous savez, il est ou elles sont du pays ! », elle a tout dit. Il n'y a rien à « repiper ».

Il s'agit de légumes. Sous notre climat, nous sommes toujours, à la fin de l'hiver, tributaires, pendant un certain temps, de l'étranger, pour les légumes et les fruits. Ceux que nous mangeons alors nous viennent de France et d'Italie. Choux-fleurs, laitues, asperges et bien d'autres « du pays » se font un peu désirer ; ils sont encore le secret de nos jardins potagers. Mais, soudain, les nôtres apparaissent sur le marché, frais et appétissants. Alors, derrière les articles d'importation. On ne veut plus que les légumes ou les fruits « du pays ». « Comme ils sont meilleurs ! » disent les ménagères.

Tenez, il en est de même pour le jambon, le saucisson, la saucisse, quand on a dit : « C'est du salé de campagne ! » Du salé « de campagne », mais il rivalise avec le réputé salé « de Payerne ». Il est des gens qui feraient des lieues pour manger un bon jambon « de campagne », accompagné de choux « du pays », et arrosé d'un verre de petit blanc « de chez nous ». C'est un vrai menu de prince. De prince démocratique s'entend, et qui soit « d'ici ».

Allez ! on est bien de chez nous et malheur à qui viendrait le contester. Nous le sommes même parfois un peu trop, ne voulant rien savoir et admirer que ce qui est de « chez nous ». Gardons de nous ridiculiser par ce chauvinisme excessif et maladroit.

Il nous souvient d'une excursion charmante faite, en compagnie de deux amis, dans l'une des contrées les plus pittoresques et attrayantes de notre Suisse romande. Nous avions passé la nuit dans une localité d'un canton limitrophe du nôtre et, le lendemain matin, de bonne heure, nous nous remettons en marche. Nous cheminons dans un riant vallon, suivant, sous bois, un sentier que bordait un ruisseau dont les méandres nous réservaient chaque fois quelque agréable surprise. Tout à coup, nous arrivons à l'orée de la forêt, dans un pâturage élevé, d'où le coup d'œil sur les sommets était admirable. Sur le chemin, une borne-frontière indiquait que nous entrions dans le canton de Vaud. Alors l'un de nos amis de s'écrier naïvement :

« Enfin ! nous voici chez nous ; comme l'air est différent ; comme on s'y sent mieux ! »

Quant à nous, borne à part, nous ne nous sentions pas aperçus que nous avions franchi une frontière. Ce que c'est, tout de même ! X.

Une dette. — Tout en se promenant avec lui sur le boulevard, Dupont réclame à Durand 100 francs que celui-ci lui doit.

— Je ne les ai pas sur moi, répond le débiteur. — Oh ! ce n'est pas pressant ! dit le créancier, bienveillant. Je t'y fais penser, voilà tout. Tiens, viens me prendre pour dîner, demain.

Le lendemain, Durand ne vient pas au rendez-vous. Dupont reçoit de lui un télégramme qui dit en substance :

« Tu aurais bien dépensé 100 francs pour mon dîner. Ne m'attends pas. Nous sommes quittes. »

Un professeur distrait. — Dites donc, professeur, que pensez-vous des cheveux coupés à la garçonne ?

— J'ai honte de le dire, Madame, mais je vous confesse que je n'en ai jamais mangé.



L'AMOUAÏRAO A LA BABELI

LULYSSE à Quinçon l'avai coumenii à Pâques. Son père l'a einvouï pé lo canton de Berne, à Moutsedorfe, po apprendre lo chevitsetutche bien adrai. Lo patron à l'Ulysse tegnai la pousta dao velâdzo. Noutron dzouveno liétai tserdzi dé corattâ de cé de lé, avoué la bissache fédérale, po bailli à tsaon lè papai que l'ai revegnai.

Po governâ la télégraphisteri et décroûi cein que l'est marquâ sù les rebibes ein papai, l'è avai on aôtro Vaodai qu'on lè desai Daniet. Cliauo doû Velches l'ant binstou étâ bons camarârde.

Mâ vaiite pas lo Daniet que l'a volliü fréqueintâ. Tot proutse dé la pousta, de l'aôtro côté de la tseraire ; l'avai na galèze pernette que tegnai na boteca plienne de tsapi et de botiets à la mouïda. L'étai la Babeli que demorâve avoué son père, lo vilhio Iogueli.

Lo Daniet l'a coumeinci à guegni les tsapi et à fère na risette à la botecanna dao mimo coup. La Babeli vegnai totta rodzette derraï lo carro. N'a pas falliù grand teimps po itre amouairâo tîs les doû, et quand lo Daniet l'a de : « Chepatsire avoué mé-? » la tsermalâre l'a de : « Ia ! ici ! »

Cein allave rique raque. Mâ lo vilhio Iogueli né poave pas cheintre les étrandzi dé z'aôtro cantons. L'a de à sa felhie : « Nutte Velche per tsi no ! » L'a romnâ, l'a djurâ, l'a fé na chette à tot frecassi. La pourra Babeli l'a gnousi, l'a tchurlâ, l'a fé la potte, tot cein po rein. L'a falliù dere à son grachâo : « Atié ! atié ! »

Lo Daniet l'étai quasû cinradzi. L'a djurâ dé sé reveindzi. L'a contâ l'affère à l'Ulysse et sé sant arrendzi les doû po djuvi on tor dé sorte ao vilhio Iogueli.

Quanqué dzo aprî, l'étai lo martsî ai caïenets, pé Moutsedorfe. La pliance l'étai plienne dé carrioles io les marchands veindant l'ao bêtions.

Noutre doû Vaodai se sant frusquâ quemet doû maquignons : l'ant betâ na grantâ roulière totte einbaozalaïe, onna carlette, onna barbiche, onna pucheinta mostatse.

L'avant d'ive z'hâore de condzi, tot cein que falliâ ! Lo Daniet l'a eimpougnî quanquâ beliets de cent et quanquâ pice de doû francs dein la catsette dé la pousta, et via su lo martsî ai caïenets !

L'ant marchandâ quemet dâi jui, ein chevitsetutche. L'ant fé martsî po atsetâ si troppi dé dzouvene caïons, quaranté-doû bêtions ein tot. Lo Daniet laïssai guegni les beliets de ceint, et l'Ulysse baillai onna pice de doû francs po gâdzo. L'ant coumeindâ d'amena tîs les caïenets à onze haore tsi lo vilhio Iogueli. Stisse volliave bailli la mouïna ao carbareit dao Moutzequeronne, à midzo. L'arai on pucheint dinâ à medzi po tîs les marchands.

Nion né sé maufiâve de rein. Lè doû lulu

sant rarravâ pé la pousta, ao moment io la première carriole dé caïenets s'est betâie dévant la boteca à la Babeli.

Lo vilhio Iogueli l'a coumeinci à aovri les ge quemet des bornicles et à reinvouï lo marchand plliein. Mâ vaiite d'ive, tré, quatre troppi dé caïons que cein fasai des couilaïe d'einfai.

Et l'ein arrevai onco doû pé derraï !

« Tonnervete ! » que fasai lo pourro vilhio. Né vû rein dé cliïao bite dein na boteca dé tsapi ! Allein vo z'ein ! Né rein atsetâ ! né sù pas allâ sù lo martsî ! »

Mâ l'Ulysse s'étai arrendzi po resseimbliaï ao vilhio, et les marchands desai : « L'é vo, pardine ! On vo recougnâi bin ! Vo faut payi et vo kaisi ! » Lo derraï l'a veri la caïsse et les caïons tot épouairâo, ant fé mena dé s'einfatâ dein la boteca. La Babeli tchurlâve, lo Iogueli djurâve. Les dzeins carattaint, les caïons bouélant. Quin coumergo ! La police l'est arrevâie et l'a reinvouï les marchands sù lo martsî avoué lao bêtions.

Adon, l'Ulysse et lo Daniet l'avant remet tot cein que l'avai robâ dein la casette de la pousta. Fasant étâ de fère l'ovrâdzo. Sant vegnû guegni lo tredon tsi lo pourro Iogueli, la plionne sù l'orolhie, sein fère asseimbliaïant.

Lo Daniet l'avai on bocon pedi ein veyeint pliorâ la Babeli. Mâ l'a de : « M'a falliù caponnâ, mâ ora, lo vilhio croquant l'a zu son affère ! »

Et nion n'a jamé cognû, pé Moutsedorfe, les doû maquignons dao martsî ai caïons.

Suzette à Djan-Samuët.

A PROPOS DE LA GRIPPE

ET hiver que nous venons de passer, il a fallu, de bon cœur par force, le consacrer à la grippe. L'insupportable créature ! Elle s'est immiscée dans toutes nos affaires, faisant parler d'elle à tel point qu'on ne pouvait aller nulle part, ni en train, ni en tram, ni en autobus, ni au four, ni à la fontaine, sans entendre parler de thermomètre, de tisane, de sudorifiques et de soporifiques et sans entendre certains récits propres à rendre perplexe toute la Faculté... Celui-ci, chaque nuit à une heure, sentait, depuis le crâne à la plante des pieds, de petits soubresauts suivis d'une terrible déman-gaison... Celle-là croyait perpétuellement peler un oignon, tellement lui pleuraient les yeux et un troisième, étant aux portes du tombeau, avait réussi à s'en éloigner en mangeant du poireau et du jambon. On apprenait aussi que des familles entières étaient au régime des cataplasmes et des ventouses, que des municipalités étaient réduites à un membre, que le régent avait à midi, trente-neuf cinq et que conséquemment, toute la mar-maille était lâchée dans le village. C'est alors qu'on se sent saisi par la consternation, puis par la terreur, et qu'en rentrant chez soi, on a les jambes molles et la tête en plomb. Le lendemain matin, on se réveille avec l'impression d'une grande incapacité physique et intellectuelle... Qu'est-ce qui ne va pas ? La tête ?... l'estomac ?... les jambes ?... Chaque membre, chaque organe interpellé répond en gémissant, et leur infortuné propriétaire murmure : « C'est la grippe ».

Heureux alors, oui, trois et quatre fois heu-